

Zehira Houfani Berfas

# Jenan

la condamnée d'Al-Mansour

LUX

Extrait de la publication

Chronique d'une guerre



JENAN,  
LA CONDAMNÉE D'AL-MANSOUR



ZEHIRA HOUFANI BERFAS

JENAN,  
LA CONDAMNÉE  
D'AL-MANSOUR



© Lux Éditeur, 2008  
C.P. 129, succ. de Lorimier  
Montréal (Québec) H2H 1V0  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2008  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN 978-2-89596-067-6  
978-2-89596-622-7 (epub)  
978-2-89596-822-1 (PDF)

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du programme de crédit d'impôt pour l'édition du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

*À Jenan, Mortad, Rana, Bessem et les centaines de milliers  
d'autres enfants irakiens condamnés à mort  
sur un décret de Washington.*





*Des couleurs de Bagdad, je remplis mes regards  
Avant qu'un ciel d'obus ne crève nos paupières,  
Des parfums de Bagdad, je remplis mes narines  
Avant que noirs poisons n'enténébrent nos rues,  
Des rythmes de Bagdad, je berce tout mon corps,  
Je caresse mon beau luth qui s'apprête à se taire,  
Et prépare mon courage à la folie des cris,  
À l'hystérie de la mitraille et à la nuit.  
Ma mort est décrétée et ma patrie fertile  
Où palmes et poésie ont saveur de sublime,*

*Ils la veulent ravagée au nom de liberté,  
Ma mort est décrétée comme celle de milliers d'autres.  
Dans nos bras amoureux qui rêvaient d'enserrer  
Tout le bonheur de vivre, ils nous offrent à presser  
Poussière de désastre et pauvres corps brûlés.  
Des hommes importants ont décrété ma mort,  
Bouche qui tranche et tue, torse de matamore,  
Pandore qui ment qui jubile en faisant la roue ,  
Sachant que leur rengaine est raison du plus fort  
Et que leur soif de sang et que leur faim de loup  
Vont pouvoir s'assouvir à la prochaine aurore.  
De leurs salons dorés, ils pourront applaudir  
Au chaos de nos villes et moi qui vais mourir  
Je prépare mon courage aux douleurs inhumaines  
Et remplis mon regard des visages que j'aime.*

Du journal d'une jeune Irakienne,  
Randa Sabry



## REMERCIEMENTS

Merci à toutes celles et ceux qui ont contribué directement ou indirectement à enrichir mon expérience humaine et à inspirer ma plume sur la tragédie irakienne. Certaines personnes de *Voices in the Wilderness* (VITW) et de *Iraq Peace Team* (IPT) s'y reconnaîtront, même si les noms ont été changés. Leur courage et leur engagement n'ont pas empêché la guerre, mais leur « Non » à celle-ci, notamment à Montréal, a été plus fort que jamais. Espérons que l'enseignement vaut pour les générations futures qui auront à cœur d'humaniser le monde en le rendant meilleur pour tous.



## NOTE DE L'AUTEURE

MÊME LA PLUS MAUVAISE des paix vaut mieux que la guerre, dit la sagesse populaire. Et pour cause. Toute guerre est sale. Chacune a son lot de victimes innocentes qu'elle fauche, les blessures et les traumatismes qu'elle inflige aux survivants, sans oublier les dévastations qu'elle laisse invariablement derrière elle. Si la barbarie de la baïonnette appartient au passé, celle des bombes atomiques, des armes chimiques et technologiques n'a pas de limite. Ni dans le temps ni dans l'espace. Elle condamne les populations assiégées sur le long terme en minant leur terre d'engins meurtriers et en empoisonnant l'air qu'elles respirent de substances chimiques, comme l'uranium appauvri dont le nombre de victimes n'a cessé d'augmenter en Irak depuis la première guerre du Golfe pendant laquelle des centaines de milliers de munitions à U238 ont été tirées par les chars et les avions de la coalition. Le pays a enregistré depuis lors un nombre effarant d'enfants nés difformes et d'autres atteints de cancer. La grande majorité de ces victimes ne pouvaient survivre puisqu'une impitoyable politique de sanctions avaient pris la relève de la guerre, plongeant le pays dans une pauvreté sans précédent. Outre les privations de toutes sortes, les soins de santé sont devenus un luxe inaccessible pour l'écrasante majorité de la population, tandis que la minorité de gens nantis pouvaient s'en prévaloir en voyageant dans les pays voisins.

C'est dans ce décor de misère que je fis la rencontre d'une fillette, Jenan, « pensionnaire du couloir de la mort » de l'hôpital Al-Mansour à Bagdad, une aile réservée aux enfants

atteints de cancer et condamnés faute de soins. Pour *Voices in the Wilderness* (VITW) qui luttait depuis 1996 pour la levée des sanctions, Jenan était une victime parmi tant d'autres. Elle aurait pu le rester, pour moi aussi. Cependant, au hasard d'un incident absurde et déchirant qui survint lors d'une des visites des membres de notre organisation à cet hôpital, le destin tragique de Jenan prit toute la place et devint une tourmente qui marqua d'une façon particulière mon séjour en Irak.

Quelques jours après mon arrivée à Bagdad, j'accompagnai Karen pour y passer quelques heures avec les enfants. Nous avions un sac contenant des crayons de couleurs, de la pâte à modeler, des feuilles de papier, bref, des fournitures somme toute banales, mais qui se révélaient être de véritables trésors pour les petits pensionnaires démunis de ces hôpitaux de misère et de désespoir.

La visite aurait pu se dérouler comme à l'habitude, sans incident, si Jenan n'avait pas décidé ce jour-là, de garder pour elle le cahier de coloriage qu'on faisait circuler entre les enfants leur permettant de colorier les images de leur choix. La fillette opposa une telle résistance que la scène devint épouvantable, et notre geste de reprendre le cahier, infiniment coupable.

Cette chronique de Bagdad sous les bombes n'aurait pu exister sans la tristesse incrustée dans le regard profond de Jenan, la condamnée d'Al-Mansour.

C'EST TOUJOURS SPÉCIAL de se retrouver environnée de cette odeur d'hôpital, désagréable, dérangement à tout le mieux, quand elle n'est pas carrément oppressante. Jamais elle n'est neutre puisque, dans nos esprits, elle est vite associée à la maladie et à la douleur, aux blessures et aux souffrances, et souvent même à la mort. Ce préalable à l'esprit, l'hôpital devient le dernier endroit que l'on a envie de visiter, de surcroît s'il se trouve dans un pays où la tragédie se conjugue au quotidien depuis bien trop longtemps.

Il était environ 10 h quand je rejoignis Karen dans le hall de l'hôtel. Elle est moi avions pour mission, ce matin de mars 2003, de visiter un hôpital pour enfants cancéreux dans le centre de Bagdad. Plutôt de petite taille, Karen, mi-blonde mi-rouquine, était une jolie femme d'âge mûr, proche de la cinquantaine. Elle avait un caractère tranquille et semblait sûre d'elle, même si au cours de ces dernières semaines, certains événements avaient dévoilé chez elle un soupçon de fragilité. Bien que j'avais une foule de choses qui trottaient dans ma tête, le trajet fut plutôt silencieux, quelques petites phrases anodines, banales, sur la circulation, le temps. Il faut dire que Karen, une Américaine parmi la vingtaine de ses compatriotes qui composaient notre groupe, ne parlait pas du tout français ni arabe, et que, de mon côté, je n'avais aucune volonté ce matin-là de m'investir dans une conversation en anglais qui me laisserait probablement frustrée, ne pouvant m'exprimer confortablement dans cette langue.

Le conducteur du taxi, une vieille Volkswagen de type Passat d'au moins une vingtaine d'années (âge moyen des véhicules dans le pays), stoppa à quelques mètres de l'hôpital. Les portières arrière ne s'ouvrant pas de

l'intérieur, l'homme dut faire le tour du véhicule pour ouvrir et laisser sortir Karen, qu'il salua de la tête. Cette dernière le remercia en lança aussitôt « *choukrane*<sup>1</sup> », un des quelques mots arabes que notre groupe, formés en majorité d'Américains, d'Anglais, d'Australiens et de Canadiens, dont des Québécois, avait réussi à apprivoiser. Moi, qui suis d'origine algérienne, j'étais plutôt privilégiée sur le plan de la communication, puisque indépendamment de ma langue maternelle, le tamazight, je disposais de trois langues pour communiquer avec les uns et les autres. La langue arabe, que je connais bien, me rendait les gens accessibles et établissait très vite, entre moi et les populations locales, dont nous voulions nous approcher, un lien de confiance puisée, sans doute, dans notre appartenance commune à la culture arabo-musulmane.

Tandis que nous approchions de l'entrée de l'hôpital Al-Mansour, mon attention fut attirée par une immense toile blanche tournée vers le ciel. Elle semblait sortir du sol. On y avait écrit à l'encre noire « *To bomb this site is a War Crime* » (« Bombarder ce site est un crime de guerre »). En dessous à l'encre rouge « *Children Hospital* » (« Hôpital pour enfants »).

— Ça, c'est nous, me lança Karen, la tête inclinée vers la banderole et le visage empreint d'un sourire de satisfaction.

— Je m'en serais doutée, répliquai-je avant d'ajouter, et à l'allure où tout le monde déserte les lieux, les membres d'Iraq Peace Team (IPT) et Voices in the Wilderness (VITW) vont finir par être les seuls étrangers dans les rues de Bagdad.

— En tous cas, ce n'est pas moi qui ferai mes bagages, déclara Karen d'un ton résolu. Un petit groupe d'hommes discutait devant l'entrée de l'hôpital. À notre approche, ils se turent et nous saluèrent. D'un air familier, Karen lança son autre fameux mot arabe « *Salamou alaikoum*<sup>2</sup> », dans un accent américain, si particulier.

1. « Merci » en arabe.

2. Salutations en arabe.



Tandis que nous progressions dans l'édifice, tout le monde semblait connaître Karen, du directeur à l'employé de l'entretien, les sourires et salutations fusaient sur notre passage. Ça semblait plutôt curieux, mais au fond, je n'étais pas vraiment surprise de cette attitude si hospitalière, si serviable des gens à l'égard des étrangers. L'hospitalité arabe, ajoutée aux valeurs musulmanes, est légendaire. Bien des récits de voyageurs du monde en avaient fait mention. Je ne pourrais que renchérir en observant l'attitude des gens autour de nous, s'appliquant à nous faire plaisir, voire à dépenser leurs maigres avoirs pour nous inviter à partager leurs meilleurs mets. On ne pouvait pas refuser sans les peiner. Parfois, cette hospitalité peut sembler bien étouffante pour ceux qui sont les héritiers de cette tradition, en particulier les jeunes Irakiens, moins patients et surtout plus revendicatifs en terme de bien-être et de justice que leurs aînés, davantage conciliants. Aussi, savoir rester courtois, aimable et poli envers les étrangers, y compris les citoyens d'un pays ennemi, pouvait relever d'un défi dans les circonstances présentes. Pourtant, pas un seul incident n'était venu troubler l'ordre des choses et nous étions accueillis en amis, traités comme des leurs, et mieux encore. Il n'était pas rare, et même plutôt fréquent, dirais-je, que les Irakiens proposent à des étrangers l'hospitalité de leur demeure pour soustraire ceux-ci aux dangers de l'invasion américano-britannique que les gens pensaient imminente. L'ironie, c'est que la majorité des personnes ciblées par la proposition étaient américaines. On pensait à juste titre qu'en cas d'occupation de l'Irak, les citoyens américains qui militaient contre la guerre dans ce pays étaient plus exposés que les autres aux représailles de leur propre gouvernement. Bon nombre de leurs compatriotes jugeaient leur engagement pour la paix comme un reniement de leur appartenance aux États-Unis. Des groupes de pression proches de l'administration américaine les avaient d'ores et déjà catalogués sous le vocable de traîtres, ce qui les mettait, ainsi que leur proches dans des situations difficiles. Sans compter que les membres fondateurs

de VITW étaient passibles de peines de prison ou, à tout le moins de fortes amendes, pour avoir brisé l'embargo imposé à l'Irak, notamment en introduisant des médicaments au profit de la population irakienne<sup>1</sup>. Les Irakiens, très touchés par la symbolique du geste de solidarité, ne ménageaient aucun effort pour se rendre serviables à leur tour et témoigner ainsi de leur considération.

Une considération tout aussi manifeste, à l'image de celle dont jouissait Karen auprès du personnel de l'hôpital Al-Mansour, et dont j'étais témoin ce jour-là. Cette confiance acquise, Karen circulait librement, empruntant couloir par-ci, escalier par-là. Et diable qu'elle marchait vite ; je courais presque pour rester à sa hauteur.

C'était la première fois que je l'accompagnais dans cet hôpital, alors qu'elle était une visiteuse assidue, faisant le tour du pavillon à raison de deux ou trois fois par semaine, selon sa disponibilité, depuis plus d'un an. Seule ou accompagnée d'un autre membre de l'équipe, comme moi ce jour-là, Karen ne passait plus une semaine sans aller mettre un petit sourire sur le visage des condamnés d'Al-Mansour.

Nous nous arrêtâmes au deuxième étage de l'édifice, dans un corridor nu donnant sur des salles plongées dans le calme de la sieste. Nous passâmes devant une porte, puis deux, puis trois.

Tout avait l'air si vieux, si usé, si épouvantablement calme pour un endroit peuplé d'enfants. . . Tous les lits que j'apercevais des fenêtres étaient occupés par de jeunes enfants. Soudain, Karen s'arrêta devant une des portes, qu'elle poussa dans un large geste. Il y avait huit lits, tous occupés par des enfants, dont le plus jeune ne semblait pas avoir plus de trois ans. Dès qu'on pénétrait dans la pièce, on était surpris par l'image qui jaillissait devant nos yeux. À la tête de chaque lit, s'y trouvait une femme, tout de noir vêtue. « Ce sont les mamans, m'expliqua Karen. Ces malheureuses partagent

1. Un jugement dans ce sens a été rendu à Chicago le 12 août 2005 par le U.S. Federal District Judge John Bates, qui a condamné VITW à 20000 \$ d'amende.

leur semaine et leur cœur entre l'enfant qui se trouve ici et ceux restés au village. »

Je marchais sur les pas de Karen qui fit un rapide tour des lits, prenant les petites mains qui se tendaient vers nous et souriant aux mamans. Parfois les enfants se présentaient eux-mêmes, d'autres fois, trop affaiblis ou tout simplement gênés devant les étrangers, ils se dérobaient et c'était aux mamans à le faire.

Tous les enfants s'étaient redressés sur les lits. Manifestement, notre visite les avait animés. Aussitôt des petits sourires illuminèrent un tant soit peu les visages ternes, marqués par la maladie. Tout dans cette visite semblait faire partie d'un rituel. Celui de Karen et les enfants du pavillon des cancéreux de l'hôpital Al-Mansour. Il n'y avait aucun membre du personnel hospitalier, ni dans la salle ni dans le corridor. Tous étaient attentifs aux gestes de Karen, autant les enfants que leurs mamans.

Après avoir fait le tour de la salle, la jeune femme vida le contenu de son sac en plastique sur une des tables au pied d'un lit. Pâte à modeler, crayons de couleur, pages blanches, ciseaux et feuilles de couleur à découper, ainsi qu'un cahier de coloriage. La scène était poignante. Tous les enfants avaient les yeux rivés sur la table, tandis que l'impatience gagnait les petites mains qui s'agitaient à mon passage pour saisir les précieux objets que je leur tendais. « Ne donne pas plus de trois ou quatre couleurs à chacun, sinon, il n'y aura pas pour tout le monde ! » me rappela Karen tandis que Bassem, un enfant d'environ six ans, chétif, pâle, le visage tuméfié de marques violettes, m'en réclamait. Tant pis pour Karen, j'étais incapable de laisser vide la petite main tendue.

Cela faisait si longtemps que les crayons de couleur n'avaient eu l'importance que leur donnait cet instant et le dénuement du lieu et des gens. N'est-il pas sordide que des choses aujourd'hui aussi insignifiantes qu'un crayon étaient inaccessibles ici, dans un pays qui avait connu l'aisance et le bien-être dans un passé si proche, avant qu'il ne

soit transformé en enfer pour ses habitants par trois guerres successives.

— Avons-nous des réserves au bureau ? demandai-je à Karen occupée à partager une boîte de pâte à modeler.

— Non, murmura-t-elle, mais nous avons la promesse d'un libraire. Je devrais le voir demain.

— Espérons qu'il n'a pas fermé boutique compte tenu de la menace. Tout en parlant, Karen m'avait lancé un regard empreint d'incertitude.

L'incertitude imprégnait désormais chacun de nos gestes, chacune de nos pensées. Plus l'idée d'invasion s'installait dans les esprits, plus on fermait de magasins, on vidait les lieux, pour disait-on, aller chercher refuge dans les campagnes, loin de Bagdad. Me revint à l'esprit l'exemple de cette clinique privée d'accouchement que j'avais visitée deux jours plus tôt en compagnie de Maguy, une autre membre de IPT. L'établissement était tenu par des religieux chrétiens qui nous avaient confié que les services de maternité étaient débordés. L'ampleur de la demande avait provoqué un sentiment d'angoisse chez le personnel médical qui s'est retrouvé brusquement soumis à une pression intense. Pour l'administration aussi, c'était un casse-tête difficilement gérable. Non pas que les Irakiennes s'étaient donné le mot pour accoucher toutes en même temps, ni qu'elles s'étaient mises soudainement à accoucher plus qu'avant ; tout ce branle-bas était dû tout simplement à la menace de guerre qui planait sur le pays. Prises de panique à l'idée de ne plus avoir accès aux services de maternité, un grand nombre de femmes, plus ou moins proches du terme de leur grossesse, se présentaient à la clinique pour se faire accoucher prématurément par césarienne. Elles pensaient ainsi avoir plus de chance d'être sauvées, elles et leurs bébés.

Décidément, la souffrance n'épargnait personne dans ce pays où les bombes et les sanctions se relayaient pour entretenir le martyre des populations. Comme tout un chacun qui suivait la situation de l'Irak au fil de l'actualité, je compatissais à cette souffrance affichée sommairement

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN OCTOBRE  
2008 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE  
L'IMPRIMERIE GAUVIN POUR LE COMPTE DE  
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU CHIEN D'OR

Il a été composé avec L<sup>A</sup>T<sub>E</sub>X, logiciel libre,  
par Marie-Eve LAMY

La révision et la correction des épreuves ont été réalisées  
par Adil CHARKAOUTI et Marie-Eve LAMY

Lux Éditeur  
c.p. 129, succ. de Lorimier  
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution au Canada : Flammarion  
Tél. : (514) 277-8807 - Fax : (514) 278-2085

Diffusion en France : CEDIF  
Distribution : DNM / Diffusion du nouveau monde  
Tél. : 01 43 54 49 02 – Téléc. : 01 43 54 39 15

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100 % postconsommation

# Jenan

## la condamnée d'Al-Mansour

En mars 2003 une averse de bombe dévaste l'Irak. Zehira Houfani Berfas, qui séjourne alors à Bagdad, affronte ce terrible orage d'acier avec aplomb, déterminée à secourir une jeune fille, Jenan, mais aussi à témoigner de la vie quotidienne sous les feux de la plus grande puissance militaire de l'histoire.

À cette époque, Zehira Houfani œuvre dans les hôpitaux de la capitale irakienne avec la section montréalaise du groupe Irak Peace Team (IPT). C'est dans un de ces établissements qu'elle croise Jenan, une jeune fille atteinte de leucémie. La souffrance de la fillette la touche et elle veut lui donner un cahier à colorier, objet introuvable dans un pays frappé par un embargo économique depuis 13 ans. Malheureusement, le gouvernement vide les hôpitaux pour y accueillir les soldats blessés, et Jenan est transportée à la campagne chez des parents. Zehira Houfani, obéissant à un téméraire élan du cœur, décide alors de partir à sa recherche pour lui donner des médicaments... et le fameux cahier à colorier. Ainsi débute une quête émouvante au cœur de l'Irak. Traversant la région de Bagdad en flammes, Zehira Houfani croise des personnes terrifiées, déambulant entre les débris de leurs quartiers anéantis, assiste à des événements inouïs propres aux temps de guerre, et, chemin faisant, fait état du courage, de la fierté et de l'hospitalité d'Irakiens qui refusent obstinément de céder à la haine dont ils sont victimes.

Zehira Houfani puise dans cette expérience la matière d'une dénonciation des motivations et des conséquences de cette guerre, mais aussi de la fausse conscience des pacifistes occidentaux, fort silencieux depuis que le conflit est commencé.

*Zehira Houfani est une romancière et essayiste canadienne d'origine algérienne. Elle a séjourné en Irak avant, durant et après l'invasion de ce pays.*